



University of
Massachusetts
Amherst

Preface to Le Quinte Curce de Vaugelas

Item Type	Text
Authors	Du Ryer, Pierre;Vaugelas, Claude Favre de
Download date	2026-03-14 06:10:43
Link to Item	https://hdl.handle.net/20.500.14394/29782

Vaugelas, Claude Favre de, trans. Quinte-Curce, De la vie et des actions d'Alexandre le Grand. De la traduction de Mr. De Vaugelas. Avec les suppléments de Freinshemius traduits par Monsieur Durier. Tome premier. Latin & François. A La Haye, Chez Alberts & Vander Kloot, MDCCXXVII.

Pierre Du Ryer, Préface de la troisième Edition de Paris. [numbered signatures *2r-*7v]

Voici le célèbre Quinte-Curce, qui vient paroître en sa pompe, & avec tous ses avantages, sur le Théâtre de la France. Il eût mérité qu'Alexandre qui souhaitoit un Homère pour bien décrire ses actions, l'eût souhaité pour Historien; & néanmoins sa gloire eût été comme imparfaite, si M. de Vaugelas n'eût entrepris de le traduire. En effet, on ne peut douter que cette Traduction ne soit le Chef-d'oeuvre d'un excellent Ouvrier. Tout y est digne de Quinte-Curce; & pour aller plus avant sans aller au delà de la vérité, tout y est digne d'Alexandre.

Ceux qui savent ce que coûtent les belles choses, & qu'on ne peut donner trop de tems aux productions parfaites, ne s'étonneront point que M. de Vaugelas y ait travaillé plus de trente ans. Il n'y a point d'homme d'esprit //v.// qui ne crût avoir bien employé sa vie, quelque longue qu'elle pût être, à un ouvrage si accompli. Aussi faut-il confesser que c'est avoir assez fait en toute sa vie, que d'avoir fait une chose par qui l'on devient immortel.

Ce n'est pas pourtant que M. de Vaugelas ait perpétuellement travaillé à cette belle Traduction; il n'y donnoit que le tems qu'il pouvoit dérober à ses affaires; & c'est seulement à ce larcin que nous devons tant de belles choses. Bien qu'il fût très-indulgent pour les Ouvrages de tous les autres, il étoit toutefois très-severe pour les siens; & les trois différentes copies qui se sont trouvées de celui-ci après sa mort, en sont une preuve certaine. Quand il commença à y travailler, M. de Coëffeteau qui étoit son intime ami, vivoit encore; & M. de Vaugelas étoit si grand admirateur de son style, que d'abord il imita jusqu'à ses défauts.

De là vient que son style avoit toujours été diffus, & qu'il avoit quelque mollesse comme celui qu'il imitoit. Mais quand il vit les premières versions de M. d'Ablancourt, il les trouva si charmantes, qu'il se résolut de refaire la sienne //3r.// sur ce modèle. Il en a laissé lui-même un témoignage, ayant écrit ces paroles de la main sur le feuillet blanc qui couvroit le cayer manuscrit du VIII. livre. *Des huit livres qui restent de Quinte-Curce, il y en a le V. le VI. le VII. le VIII. le IX. & le X. que j'ai réformez & corrigez, & mis dans le style auquel je les veux laisser, & les donner au public. Le III. & le IV. livre où je pensois avoir mis la dernière main, ne sont pas de ce style-là, dont j'ai pris le modèle sur l'Arian de Monsieur d'Ablancourt, qui pour le style historique n'a personne, à mon avis, qui le surpasse, tant il est clair & débarrassé, élégant & court; ce qui est un secret pour empêcher qu'un style ne soit languissant, à quoi il faut sur-tout travailler, si l'on veut plaire au Lecteur. Je m'en vais revoir mon troisième Livre, pour le mettre au style des six autres; le quatrième sera plus long & plus difficile que le troisième, mais j'espere que Dieu me fera la grace de l'achever: & ensuite on lit encore ces paroles: Dieu m'a fait la grace de reformer le troisième & le quatrième Livre.*

On voit par là, comme j'ai déjà dit, qu'en cette dernière revision, il avoit //v.// entièrement changé son style, & que l'ouvrage étoit au point où il le vouloit donner au public. Néanmoins, il n'y avoit aucune page dans tous les Livres où il n'y eût deux ou

trois diverses leçons de chaque période, tant il avoit de scrupules & de doutes sur les façons de parler, dont il cherchoit toujours les plus claires, les plus naïves, & tout ensemble les plus courtes & les plus Françaises. Et parce que souvent il ne se pouvoit résoudre sur le choix, il les mettoit toutes pour en consulter ses amis, & avoit diverses marques pour faire connoître celles qui lui plaisoient le moins, qui lui sembloient douteuses, ou qu'il croyoit inutiles & superflus.

Enfin, on ne vit jamais une telle exactitude; & quoiqu'il estimât cette pièce toute prête à être mise sous la Presse, il lui eût fallu encore beaucoup de tems pour s'y résoudre, quand ce n'eût été que pour choisir entre les phrases différentes dont il avoit chargé le texte, & les marges de tous les livres de son manuscrit. Car après que ce choix a été fait par Messieurs Conrart & Chapelain, qui se sont volontairement chargés du soin de cette Edition, pour // *4r. // le respect qu'ils portent à la mémoire d'un si grand homme, & pour ne frustrer pas le public d'un si grand trésor; après, dis-je, que ce choix a été fait, la copie s'est trouvée avec tant de ratures, que c'est une merveille que l'on ait pu la déchiffrer; outre que quelques livres étoient écrits d'un caractère si mal formé, qu'il n'y avoit pas un mot qu'il ne fallût deviner pour lire. Cependant malgré toutes ces difficultés, on peut dire de cette version, que comme il n'y en a point en notre langue de plus exactement faite, il n'y en a guère aussi de plus correctement imprimée.

Il eût été à souhaiter que les Sommaires qui sont au commencement de chaque livre, eussent été faits par le Traducteur, parce que ayant suivi des éditions, où les sections sont autrement que dans le vulgaire, ils s'y fussent mieux rapportez, & l'on eût pu marquer les chiffres du Sommaire à l'endroit de chaque section. Mais la mort l'ayant prévenu comme il croyoit y travailler aussi-bien qu'à la Préface & aux Notes; on s'est contenté de mettre à la tête de chaque livre, la traduction du Sommaire, qui se trouve dans le texte ordinaire // v. // de Quinte-Curce. Il avoit aussi dessein de faire des Observations sur beaucoup d'endroits, afin de rendre raison de ce qu'il ne suivoit pas toujours l'édition commune, & de ce qu'il s'arrêtoit plutôt à l'opinion de ceux qui ont travaillé sur cet Auteur, comme Raderus, Acidalius, & sur-tout Freinshemius, dont il faisoit une estime particulière.

. . . [sur quelques choix techniques, emploi du singulier et "plurier"]

// *5r. // [Du Ryer expresses his regret that Vaugelas didn't translate the "supplémens"...] Mais comme il n'y a point d'apparence de laisser les beaux édifices imparfaits quand les Architectes ne sont plus, on n'a pas crû qu'il fût juste d'abandonner cet Ouvrage, lorsqu'on avoit de si beaux moyens de lui donner ce qui lui manquoit. En effet, Freinshemius y a suppléé toutes choses avec tant de soin, de politesse & d'esprit, qu'on a sujet de se consoler de qui s'est perdu de Quinte-Curce. J'ai donc mis ces // v. // Supplémens en notre langue, après en avoir consulté les amis de M. de Vaugelas, entre lesquels il vouloit bien me donner place; & l'on a fait un corps entier de sa Traduction & de la mienne.

On connoitra dans les marges, où commencent & où finissent ces Supplémens; & si l'on en a laissé quelques anciens en certains endroits, c'est que M. de Vaugelas les avoit traduits en traduisant Quinte-Curce. . . .

Enfin, quoique M. de Vaugelas eût un jugement si éclairé, il sembloit pourtant qu'il s'en défiât, quand il s'agissoit de l'employer pour lui-même. Car avant que d'avoir revû les huit livres de sa Traduction pour la dernière fois, il n'y en avoit pas un qu'il n'eût mis entre les mains de ses Amis, pour les voir séparément, & // *6r. // lui en donner

leurs remarques; & quand y avoit des mots ou des phrases dont il ne convenoit pas avec eux, il les proposoit à l'Académie; & les décisions qu'elle en donnoit, se sont trouvées en plusieurs endroits dans les marges de son manuscrit.

Il en est de même de quelques passages obscurs, & de quelques autres, dans lesquels il croyoit que son Auteur se fût abusé; ou contredit, & dont il avoit dessein de marquer les corrections dans ses notes; mais il ne l'a pô exécuter qu'en fort peu d'endroits. Ainsi . . . [exemples]

//v.// Il y avoit aussi beaucoup d'autres lieux où il avoit marqué qu'il avoit envie de //8r.// retrancher quelques pensées de l'Auteur; parce qu'elles étoient souvent répétées; mais il ne l'a fait qu'en fort peu d'endroits, & l'on a laissé les autres, comme on les a trouvez. Enfin s'il eût vécu assez de tems pour faire beaucoup d'autres changemens de même nature, il ne faut point douter qu'avec le jugement qu'il avoit, & les lumières qu'il s'étoit acquises dans cet Auteur, sa traduction n'eût été encore plus accomplie, quoi qu'il n'y en ait guères en notre Langue de si achevées.

J'ai déjà dit que Messieurs Chapelain & Conrart y avoient beaucoup contribué; j'ajoute, qu'après les soins extrêmes qu'ils ont pris en cette occasion, on les peut proposer pour un exemple remarquable de la fidélité que les Amis se doivent les uns aux autres, & dont la mort même ne les dispense pas. Il n'y a rien qu'ils n'ayent attentivement considéré dans cette version, & il n'y a point de passage épineux, dont ils n'ayent, pour ainsi parler, demandé avis à Quinte-Curce. Il est aisé de juger par toutes les choses que j'ai remarquées touchant la copie de cette Traduction, qu'elle ressembloit à un chaos, qui ne //v.// pouvoit être débroüillé que par des amis non seulement intelligens, mais zelez pour la gloire de leur Ami. Aussi étoit-il besoin d'une affection très-ardente pour entreprendre un Ouvrage si laborieux & si difficile: & il falloit des lumières qui ne fussent pas communes, pour discerner, sans se tromper, ce qui étoit le meilleur, où tout étoit excellent; car soit qu'on examinât les mots ou les façons de parler, soit que l'on considérât tant de passages si différemment traduits, on ne trouvoit rien qu'on ne jugeât digne d'être gardé; & chaque chose qu'on y recontroit, prétendoit justement la gloire de la préférence. Jugez après cela, ce que vous devez à ces deux Personnes illustres, qui n'ont pas moins travaillé pour votre satisfaction, que pour l'honneur d'un Ami qui n'est plus en état de le reconnoître; & avoüez qu'on n'est pas moins obligé à ceux qui nous font jouïr d'un bien, qu'à ceux qui nous l'ont laissé.